1.1) Exode rural et urbanisation.

«Les vaincus de 1760, a écrit le chanoine Groulx, lièrent partie plus solide et plus amoureuse avec la jeune terre canadienne qu'ils savaient créatrice de vie et de force et à eux deux, ils fabriquèrent ce petit peuple que rien jusqu'ici n'a pu tuer et qui n'a pas encore envie de mourir». ¹ Ces épousailles prononcées par le chanoine entre le sol québécois et la nation canadienne-française rejoignent, en une sorte de cantique sacré, ces voix entendues par Maria Chapdelaine à la fin du roman de Louis Hémon :

«Autour de nous des étrangers sont venus, qu'il nous plaît d'appeler des barbares; ils ont pris presque tout le pouvoir; ils ont acquis presque tout l'argent; mais au pays de Québec rien n'a changé. Rien ne changera, parce que nous sommes un témoignage. De nous-mêmes et de nos destinées, nous n'avons compris clairement que ce devoir-là : persister...nous maintenir... Et nous nous sommes maintenus, peut-être afin que dans plusieurs siècles encore le monde se tourne vers nous et dise : Ces gens sont d'une race qui ne sait pas mourir. Nous sommes un témoignage».

«C'est pourquoi il faut rester dans la province où nos pères sont restés et vivre comme ils ont vécu, pour obéir au commandement inexprimé qui s'est formé dans leurs cœurs, qui a passé dans les nôtres et que nous devons transmettre à notre tour à de nombreux enfants : Au pays de Québec rien ne doit mourir et rien ne doit changer». ²

Les grandes synthèses historiques des deux siècles passés, qu'il s'agisse de celle de l'abbé Ferland, de celle de Benjamin Sulte ou de celle du chanoine Groulx, ont presque toutes posé cette équation entre la survivance de la nation canadienne-française et son enracinement sur le sol. Aux voix de ces historiens se sont jointes celles de clercs, d'intellectuels, de romanciers et d'hommes politiques, de sorte que ce serait un exercice aussi pédantesque que fastidieux que de prétendre offrir au lecteur une nomenclature détaillée des différents porte-parole de la soi-disant vocation agricole des Canadiens-Français. Qu'il suffise de mentionner qu'ils provenaient d'horizons divers et cultivaient des convictions et des intérêts parfois divergents pour pouvoir affirmer que

¹¹ Lionel Groulx, *Pour bâtir*, Montréal, Action nationale, 1953, p.126.

² Louis Hémon, *Maria Chapdelaine*, Montréal, Art Global Libre Expression, 1980, pp. 204-205.

cette relation entre la possession du sol et le destin de la nation semblait, pour un très grand nombre, une vérité si bien établie que nous pourrions la dire, sans verser dans une trop grande exagération, communément partagée. Évidemment, l'élite cléricale ne manquait pas de diffuser cette idéologie agriculturiste. Ainsi Mgr Bégin dans sa lettre pastorale de 1923 :

C'est là, au contact du sol qui enracine à la patrie, au grand air libre des champs, qui tonifie la vigueur physique et morale, dans le décor grandiose de la nature qui élève l'âme, et dans la vertu du travail sanctifiant qui discipline les énergies, c'est là que s'est fortifiée notre race, là que s'est assurée notre survivance, là qu'ont grandi et que ce sont affermi les vertus caractéristiques qui ont fait de notre peuple le plus heureux et le plus religieux de la terre.

Restez, N.T.C.F., attachés à la terre qui a fait jusqu'ici notre force et qui demeure notre grand espoir. C'est par elle que le peuple canadien assurera son avenir. Nous sommes un peuple essentiellement agricole par vocation. Tout drainage de nos populations vers les villes est un ralentissement de notre évolution naturelle.³

S'il n'y avait eu que les clercs pour propager cette foi, nous pourrions conclure que ce discours n'avait qu'une portée limitée, qu'il se résumait aux intérêts d'une institution dont la puissance reposait sur le maintien et la vitalité de la paroisse rurale. Mais ce discours trouva de multiples défenseurs, catholiques bien sûr, mais dont les liens entretenus avec l'Église ne révèlent pas, dans chaque cas, une connivence immédiate. Mentionnons Edmond de Nevers pour qui le cramponnement au sol était une condition nécessaire de l'épanouissement de cette nation canadienne-française qui réaliserait ce qui ressemblait fort au programme tracé par Rameau de St-Père, soit devenir une nation consacrée à la culture et à la vie intellectuelle dans des campagnes évoquant d'avantage les *Georgiques* de Virgile que les pénibles travaux des champs.⁴ Nous savons qu'à «l'Emparons-nous du sol»⁵ d'Edmond de Nevers, qu'il reprenait, entre autres, de Ludger Duvernay, Errol Bouchette allait répliquer par un «Emparons-nous de l'industrie»⁶ vigoureux qui répétait et précisait celui lancé, des décennies auparavant, par Étienne Parent. Ce qui a été moins remarqué, par contre, c'est que le même Errol Bouchette estimait que «dans tous les pays où l'on a souci de la prospérité publique

³ Mgr Cardinal Bégin, Évêque de Québec, 1923, lettre pastorale. Cité par Jean Hulliger, *L'enseignement social des évêques canadiens de 1891 à 1950*, Montréal, Fidès, 1958, p.16.

⁴ Voir Edmond de Nevers, *L'avenir du peuple canadien-français*, Montréal, Fidès, 1964, p. 27.

⁵ Cf. Edmond de Nevers, op. cit., p.159.

⁶ Cf. Errol Bouchette, *L'indépendance économique du Canada français*, Montréal, La Presse Ltée, 1977. (Première édition : 1906).

présente et à venir, l'industrie agricole doit conserver la première place»,⁷ le rôle des autres industries étant d'empêcher la désertion et l'exil.⁸ George-Étienne Cartier, cet avocat au service du Grand Tronc, qui fut aussi un des pères de la Confédération, nourrissait des convictions semblables :

Si nous voulons assurer notre existence nationale, il faut nous attacher au sol..., l'attache au sol est le secret de la future grandeur des Canadiens..., la race qui triomphera à l'avenir sera celle qui se sera cramponnée au sol.⁹

Ce qui, par-dessus tout, doit nous étonner concernant le mythe de la vocation terrienne des Canadiens-Français, c'est sa persistance, sa longévité, dans un environnement qui le démentait pourtant de plus en plus. Ainsi, au début des années vingt, J.H. Fortier, un président de la Chambre de commerce de Québec, pouvait encore déclarer avec gravité :

Nous sommes un peuple de paysans et nous croyons que la condition du bonheur des nôtres dépend premièrement de leur attachement au sol et à la tradition rurale. L'expansion des usines et des villes, si elle se fait trop vite et au détriment de la main-d'œuvre agricole, ne serait qu'un succès relatif, au point de vue des affaires, et elle marquerait un recul dangereux, au point de vue des caractéristiques de la race,¹⁰

Au cours des années trente, la crise économique, avec son cortège de chômeurs, allait donner un puissant second souffle au discours ruraliste. Parmi les chantres les plus éloquents du retour à la terre, Victor Barbeau :

Nous sommes un peuple de paysans. Nous le sommes par atavisme, par vocation et par nécessité. Inutile de démontrer en quoi nos origines nous rattachent à la terre. C'est elle qui a fait nos ancêtres et c'est elle qui a formé chez nous tout ce qu'il y a de plus vivace et de fertile. Nous appartenons à la glèbe par vocation en ce sens qu'elle correspond mieux que tout autre état à nos goûts, à nos dispositions, à notre nature physique et morale.¹¹

⁷ Errol Bouchette, op. cit., p. 189.

⁸ Errol Bouchette, ibid., p. 189.

⁹ Cité par Jean-Charlemagne Bracq, *L'évolution du Canada français*, Paris, Librairie Plon, Montréal, Librairie Beauchemin, 1927, pp. 230-231.

¹⁰ Cité par Yves St-Germain, « La société québécoise et la vie économique : quelques échos de la décennie de la « grande ambivalence » », in Robert Comeau (dir.), *Économie québécoise*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 1969, p. 453.

¹¹ Victor Barbeau, *Pour nous grandir*, Montréal, Le Devoir, 1937, p. 90.

Dans la décennie suivante, le père Richard Arès se faisait l'écho très fidèle des exhortations de Barbeau :

Par atavisme, par vocation aussi bien que par nécessité, nous sommes un peuple de paysans. Tout ce qui nous détourne de la terre nous diminue, nous affaiblit comme peuple, nous prépare au métissage, à la duplicité et à la trahison.¹²

Dans les années cinquante, les auteurs (dont le père Arès) du *Rapport de la commission royale d'enquête sur les problèmes constitutionnels*, mieux connu sous le nom de Rapport Tremblay, soutiennent encore des thèses proches de la mouvance ruraliste :

L'agriculture a longtemps été la pièce maîtresse de l'économie de la Province et demeure l'une des branches principales de la production; elle constitue toujours l'assise de l'économie canadienne-française et, par suite, a un rôle irremplaçable dans l'évolution sociale et économique de la majorité de la population. (...).

Autrefois paysanne, elle est devenue commerciale sans cesser d'être familiale. Plutôt mode de vie qu'entreprise économique, elle a su, sans rompre avec son esprit primitif, s'adapter aux conditions modernes de production et d'échange, et se pourvoir des organes nouveaux que cette évolution exigeait (associations professionnelles, coopératives de toutes sortes). Sans avoir autant de puissance économique que l'agriculture industrialisée, elle n'en encourt pas les risques et comporte des avantages sociaux que l'agriculture industrielle ne peut égaler. Au point de vue canadien-français, elle est incontestablement le centre le plus vivant de réinterprétation des traditions anciennes en regard des conditions nouvelles, et constitue une sorte de laboratoire sociologique comme les centres urbains ne sauraient d'aucune manière fournir d'équivalent.¹³

«(P)our faire une race saine, forte, attachée aux traditions familiales et nationales, a écrit Lionel Groulx au cours des années trente, nul milieu générateur n'a encore remplacé la terre».¹⁴ C'est parce qu'ils se cramponnaient toujours à cette conviction, dans un monde où la partie semblait pourtant définitivement perdue, que les auteurs du rapport de 1956 persistaient à voir dans l'agriculture un mode de vie indissociable du destin de la nation. Nous devons donc nous arrêter aux raisons qui ont nourri cette obstination, pour ne pas dire cette obsession.

¹² Richard Arès, *Notre question nationale*, tome 1, Montréal, Éditions de l'Action nationale, 1943, p. 225.

¹³ *Rapport de la commission royale d'enquête sur les problèmes constitutionnels*, Vol. 3, tome 1, « La juridiction provinciale », Province de Québec, 1956, p. 39.

¹⁴ Lionel Groulx, «L'histoire gardienne des traditions vivantes», in *Directives*, Montréal, Éditions du Zodiaque, 1937, p.230.

Parce qu'elles sont plus homogènes que les villes, les campagnes se transformeraient plus lentement. Selon Fernand Dumont, «elles sont donc, par excellence, des lieux de mémoire de la culture».¹⁵ Cet énoncé demeurerait incompréhensible si on ne lui opposait la vie urbaine où tout se déroule plus vite, où la culture, dans ce mouvement de spécialisation qui caractérise la modernité, s'est détachée de ses producteurs traditionnels pour devenir un objet de consommation comme un autre. La mise en pratique de la tradition, c'était la transmission du trésor des générations repris, mémorisé, retransmis par les forces personnelles d'un sujet irremplaçable qui devait s'approprier et revivre à chacune de ses étapes le legs commun. Processus indispensable, puisque, selon André Varagnac, la répétition, ou l'addition interminable d'efforts toujours semblables tenait lieu, en l'absence de forces mécanisées, non seulement de reproduction sociale, mais d'efficacité technique.¹⁶ D'où une sacralisation de la croyance et du geste passés qui, s'inscrivant dans le présent et assurant des assises solide à l'avenir, devenait l'épine dorsale même du temps socialement vécu.

Lorsque cette tradition constitue le bien propre d'une minorité conquise militairement, dominée économiquement et menacée d'assimilation; pour laquelle la vie urbaine, vu la singularité de son développement historique dans le nouveau rapport de force qui a fait suite à 1760, est devenue le symbole de la toute-puissance du conquérant, il devient pour ainsi dire normal que tradition et amour de la glèbe se conjuguent et, par le biais des élites, se transmutent en un formidable arsenal idéologique qui tiendra lieu de raison d'être à la totalité de la nation. «Tout ce qui veut durer doit posséder»¹⁷ écrivait Lionel Groulx dans ses *Lendemains de conquête*. Or cette dernière, accompagnée de la dévaluation des lettres de change et de la monnaie de cartes d'un État français banqueroutier, avait laissé les conquis sans autre possession que celle, non négligeable il faut le reconnaître, de la plus grande partie du terroir laurentien. Dépourvus de numéraire, réduits au rôle de subalternes dans le commerce des fourrures, éloignés des charges lucratives, mais devenus par la force des événements,

¹⁵ Fernand Dumont, *Genèse de la société québécoise*, p. 271.

¹⁶ Cf. André Varagnac, *Civilisation traditionnelle et genre de vie*, Paris, Albin Michel, 1946, p. 280.

¹⁷ Lionel Groulx, *Lendemains de conquête*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1920, p. 186.

pour reprendre cette expression à Léon Gérin, la «clef de voûte du Canada moderne »,¹⁸ les censitaires canadiens allaient désormais se resserrer sur la terre, arracher de nouveaux hectares de culture à la forêt, élever des clochers et bâtir des villages;# en somme, étendre leur petite civilisation à force de bras et de volonté. C'est cette conquête lente, éloignée des fureurs véhémentes de l'histoire-bataille, qu'a célébré le traditionalisme canadien-français. La conquête du sol en général et l'agriculture en particulier furent recouvertes d'un halo de sainteté qui s'est confondu longtemps avec cette autre vocation : la fidélité au catholicisme poussée jusqu'au rang de mission évangélisatrice. Car, comme l'a écrit André Siegfried, «la forteresse morale est à la campagne, dans les paroisses rurales où le prêtre reste capable de grouper son monde autour de lui. Là se maintient le vieux type canadien, préservé de la contamination extérieure».¹⁹ Il semblerait que la tâche du prêtre était facilitée par une propension naturelle des communautés rurales à entourer les activités agricoles de sentiments et de rituels religieux qui resserraient encore des solidarités sociales déjà étroitement tissées par un destin commun. Il y a une forme d'espérance, pour paraphraser le père Delos,²⁰ lié au travail agricole, de même qu'une soumission aux cycles de la vie, qui évoquent immédiatement l'idée d'un au-delà et d'un ordonnateur suprême dispensateur de l'être. C'est cette idée qui animait Mgr Laflèche dans une conférence prononcée en 1895 :

Je n'hésite pas à dire (...) que le travail agricole est celui de l'état normal de l'homme ici-bas, et celui auquel est appelé la masse du genre humain. C'est aussi celui qui est le plus favorable au développement de ses qualités physiques, morales et intellectuelles, et surtout qui le met le plus directement en rapport avec Dieu.

(...) C'est donc une vérité (...) une vérité bien consolante et bien honorable pour le cultivateur, qu'il a Dieu lui-même pour collaborateur. On n'en saurait dire autant du travail industriel où le concours de Dieu n'apparaît pas aussi clairement. Il n'y a que deux hommes qui travaillent aussi conjointement avec Dieu, le prêtre dans l'ordre surnaturel et le cultivateur dans l'ordre naturel.²¹

¹⁸ Cf Léon Gérin, *Aux sources de notre histoire. Les conditions économiques et sociales de la colonisation de la Nouvelle-France*, Montréal, Fidès, 1946, p. 254.

¹⁹ André Siegfried, *Le Canada, puissance internationale*, Paris, Librairie Armand Colin, 1939, p.92.

²⁰ Cf. J.-T. Delos, *Le problème de civilisation. La nation*, Montréal, Éditions de l'Arbre, 1944, p. 108.

²¹ Cité par René Hardy, «L'ultramontanisme de Laflèche : genèse et postulats d'une idéologie», in Fernand Dumont, Jean-Paul Montminy et Jean Hamelin, (dir.), *Idéologies au Canada français 1850-1900*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1971, pp.55-56.

C'est toute une vision du monde qui se dégage des assertions qui précèdent, une vision du monde qui prétendait tracer le destin de tout un peuple. Cette vision aurait été incomplète si elle n'avait atteint son sommet dans une littérature destinée à durer. Et comme il arrive souvent dans l'histoire des civilisations, cette apothéose s'est produite alors que le monde qui en constituait le socle était en train de s'effriter. Nous allons donc nous y attarder puisque comme le remarquait Jean-Charles Falardeau : « les oeuvres littéraires sont expression d'une société ».²²

Louis Hémon, Claude-Henri Grignon, Félix-Antoine Savard, Ringuet et Germaine Guèvremont ont donné leurs lettres de noblesse à un genre littéraire qui ne pouvait survivre à ses assises sociales et matérielles. Le roman de la terre, ou roman de la fidélité, n'atteint sa pleine maturité qu'au moment où la déchéance du monde rural sape les bases des glorifications naïves et maladroites des Chauveau, Gérin-Lajoie, Choquette, Dugré ou Bernard. Mais, pour l'historien, ces derniers écrivains, si la qualité littéraire de leurs œuvres est contestable, n'en demeurent pas moins des témoins tout à fait représentatifs de l'idéologie ruraliste. Idéologie dont on ne pourrait d'ailleurs, par une curieuse cécité, sous-estimer la portée puisque, comme l'a écrit Mireille Servais-Maquois, « pendant un siècle le roman de la terre sera ainsi considéré, au Canada français, non comme un concret romanesque parmi les autres, mais comme le concret romanesque par excellence ».²³

Ces romans répondaient à un canevas bien défini mettant en scène ce qu'il convient d'appeler des archétypes tant ils sont semblables d'une œuvre romanesque à une autre. L'opération pouvait être absolument consciente comme en fait foi cette citation tirée d'un roman de Damase Potvin :

La nature laurentienne est variée et, pourtant, étudier l'un de ses aspects, c'est apprendre tous les autres; connaître un village de nos campagnes, c'est savoir par cœur tous nos villages, comme on peut apprendre par l'étude d'un seul individu le type général de l'habitant de nos campagnes.²⁴

²² Jean-Charles Falardeau, *Notre société et son roman*, Montréal, Hurtubise HMH, 1967, p.11.

²³ Mireille Servais-Maquois, *Le roman de la terre au Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1974, p. 250.

²⁴ Damase Potvin, *L'appel de la terre*, Québec, Imprimerie de l'Événement, 1919, p.8.

Le roman de la terre, sous son aspect premier, est un plaidoyer pour la conservation de mœurs campagnardes qui doivent demeurer les mêmes, raison pour laquelle les personnages correspondent à des types bien déterminés et forcément similaires comme l'indique Damase Potvin. Ces personnages ne possèdent pas cette épaisseur psychologique particularisante que l'on retrouvera plus tard dans le roman urbain. Leurs modes de pensée, leurs sentiments, se déclinent au rythme des travaux auxquels les soumet la terre, et, plus précisément, leur terre, puisque l'enjeu du roman est souvent la transmission de l'héritage :

Le roi qui abdique et transmet ses palais et sa couronne ne lègue, en somme à son successeur qu'un symbole. Symbole de splendeur et d'autorité peut-être, mais froid, mais vide d'amour et de tendresse. Aussi, rien dans ce geste n'égalera jamais l'extrême et attendrissante douceur qui émane de l'abandon entre les mains du fils—par cet autre roi de la terre, le paysan—de l'humble foyer familial, de la vieille terre natale conservant jusque dans ses crevasses profondes les sueurs et les larmes qui y ont successivement été versées.²⁵

La fidélité à la terre est simultanément fidélité aux ancêtres. Mais il plane une menace sur les villages paisibles du roman de la terre : l'attrait de la grande ville que le romancier ne manque pas de vilipender pour décourager cette tentation. La ville est décrite comme un lieu de misère matérielle et spirituelle si ce n'est pas comme un lieu de perdition :

Ils sont toujours trop nombreux, les cultivateurs comme toi, les bons fils d'habitants, qui perdent leur jeunesse et leur vie, souvent leur âme, dans les villes...Ceux qui se transplantent, la plupart du temps, le regrettent. Mais alors, il est trop tard pour revenir sur ses pas...et c'est pourquoi vous avez des milliers de malheureux, dans tous les grands centres, au Canada comme aux États-Unis, qui tirent le diable par la queue, réduisent leur famille à la misère et finissent souvent sur un lit d'hôpital.²⁶

Comme tant d'autres qui avaient été bons, il allait donc, lui aussi, finir par s'avilir tout à fait et tomber au niveau de la brute, traîner de bouge en bouge, au rang des plus débraillés.²⁷

Le roman de la terre, dans sa première façon, est constitué d'exhortations et de mises en garde. Il est fortement moraliste. Il a fallu les puissantes descriptions et le regard naturaliste de Louis Hémon dans *Maria Chapdelaine* et le souffle épique de Félix-

²⁵ Ernest Choquette, *La terre*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1916, pp. 15-16.

²⁶ Harry Bernard, *La terre vivante*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1925, pp. 181-182.

²⁷ Damase Potvin, *L'appel de la terre*, Québec, Imprimerie de l'Événement, 1919, p.148.

Antoine Savard dans *Menaud maître-draveur* pour élever ce genre littéraire au rang des authentiques réussites artistiques. Mais le fond demeure le même : l'attachement au sol des ancêtres. Il y a quand même une différence qu'il faut relever : alors que chez les auteurs précédents la nature présente le visage apaisant d'une providence généreuse et que les travaux agrestes ne déçoivent pas les attentes des hommes, chez Hémon et chez Savard, la nature peut être cruelle (et même meurtrière) et doit être conquise au prix du sang et des larmes. Ces romans marquent donc une forte rupture avec l'idéalisme naïf qui caractérisait le roman de la terre conventionnel. Ces deux extraits, l'un tiré de *La terre* d'Ernest Choquette et l'autre de *Maria Chapdelaine*, nous ferons sentir toute la différence :

Enracinez-vous donc dans ce sol que nos ancêtres ont ouvert, que nos pères ont cultivé et dont le sein généreux offre à notre race la seule aisance et la seule force désirables.²⁸

La terre est bonne mais il faut se battre avec le bois pour l'avoir; et pour vivre il faut économiser sur tout et besogner du matin au soir, et tout faire soi-même (...).²⁹

Parce qu'il était plus réaliste, qu'il ne dissimulait pas les peines et les drames, le roman de Louis Hémon parvenait à accentuer le caractère méritoire de l'attachement à la glèbe. Mais l'insistance sur les difficultés de l'entreprise de la colonisation ne rendait que plus plausible la tentation de l'exode vers la ville, et vers l'étranger, incarnée par le personnage de Lorenzo Surprenant. En ce sens, *Maria Chapdelaine* marque un tournant non seulement dans l'histoire de notre littérature, mais dans notre histoire tout court, puisque cette œuvre décrit avec une sensibilité acérée les affres, les déchirements d'une société qui se trouve à l'heure des choix fatidiques, la colonisation ou l'exil. Nous pouvons dire qu'il en va de même de *Menaud maître-draveur* puisque la fidélité aux ancêtres y est mise à l'épreuve par l'aliénation probable du territoire aux mains de l'étranger. Les vastes espaces, avec tout leur potentiel d'avenir pour la nation, peuvent faire l'objet d'un vil marchandage. Ce legs des ancêtres, nous pouvons donc en être dépossédés par le pouvoir anonyme de l'argent. En somme, dans les romans de Hémon et de Savard, la menace, toujours présente dans le roman de la terre, mais qui pouvait être aisément jugulée par un redressement de la volonté, ne relève plus seulement et

²⁸ Ernest Choquette, *La terre*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1916, p. 254.i

²⁹ Louis Hémon, *Maria Chapdelaine*,

simplement d'un étiement coupable des moeurs mais aussi des conditions sociales et matérielles qui opposent un formidable obstacle aux aspirations traditionnelles. Et ceci, sans doute, parce que ces deux auteurs ont senti avec plus d'acuité et plus de sagacité la situation de plus en plus conflictuelle qui régnait entre la société traditionnelle canadienne-française et un monde en voie d'industrialisation et d'urbanisation sous la gouverne d'étrangers. Maria Chapdelaine hésita avant de décliner l'offre en mariage de Lorenzo Surprenant et, ce faisant, elle savait qu'elle choisissait l'option la plus difficile et la plus héroïque; Menaud, qui a décidé de dénoncer la trahison et de livrer combat, sombra dans la folie.

Dans *Maria Chapdelaine* et dans *Menaud*, les épousailles célébrées par le chanoine Groulx ne se déroulent pas sans furieuses disputes de ménage; malgré tout, elles demeurent vivaces. Toutefois, dans le ciel presque limpide du mythe de la terre, des voix discordantes se sont fait entendre : celle de Claude-Henri Grignon et, surtout, celle d'Albert Laberge. À la figure de l'habitant canadien sain de corps et de moeurs, Grignon et Laberge ont opposé la misère morale, pour ne pas dire l'ignominie, des principaux protagonistes de leurs romans : la figure de l'avare chez le premier, qui ravalait au rang du vice une des principales vertus reconnues au paysan, soit l'esprit d'épargne, et la figure difforme, pour ne pas dire monstrueuse, d'une misère irrémédiable qui s'emparait des âmes comme des corps chez le second. Pour Albert Laberge, le rapport à la glèbe n'est que sujétion et aliénation symbolisées par « le pain sûr et amer marqué d'une croix ». Jamais un auteur n'avait décrit la vie campagnarde sous des couleurs aussi sombres et suffocantes :

(...) le rude travail de tous les jours, les continuelles privations, les soucis pour conserver la terre ingrate, l'avenir incertain, la vieillesse lamentable, une vie de bête de somme, puis la fin, la mort, pauvre et nu comme en naissant, et le même lot de misère laissé en héritage aux enfants sortis de son sang, qui perpétueront la race des éternels exploités de la glèbe.³⁰

Albert Laberge s'est sans doute livré à quelques outrances et exagérations. Mais, de fait, selon plusieurs spécialistes ou observateurs, le mode de vie agricole au Québec était très loin de correspondre au paysage bucolique qu'en avaient dressé les différents porte-parole de la mouvance agriculturiste. Ainsi, selon Hamelin et Roby, le

³⁰ Albert Laberge, *La Scouine*,
de

monde rural, dans la deuxième moitié du XIXe, se caractérisait surtout par sa pauvreté. Ce monde était « peu productif, sans doute à cause de l'éloignement des marchés, de l'ignorance et de l'apathie ».³¹ Hamelin et Roby, qui appuient leurs affirmations principalement sur le rapport Taché de 1850,³² font référence à la routine paysanne qui épuisait les sols par méconnaissance des méthodes préconisées par l'agronomie moderne (rotation des cultures, élevage en nombre suffisant d'animaux, utilisation d'engrais, etc.). Il semble d'ailleurs que les recommandations du rapport Taché n'aient guère été retenues puisqu'en 1879 un témoin de l'époque, l'abbé Provencher, écrivait dans le *Naturaliste canadien* :

Tels furent les défauts qui prévalurent dès l'origine dans notre agriculture, et tels sont ceux qui prédominent encore de nos jours, défauts que l'on peut résumer dans les faits suivants : absence d'engrais, égouttage imparfait, absence de comptabilité... On trouve des terres où l'on a enlevé douze ou quinze récoltes consécutives sans aucune application d'engrais... Pendant des années et des années dans la plupart de nos anciennes paroisses, on a fait alterner des récoltes avec des pâturages dans les mêmes champs. Il faut reconnaître que c'est là une méthode tout à fait ruineuse.³³

En 1905, Errol Bouchette déplorait encore l'état lamentable de l'agriculture.³⁴ Quarante ans plus tard, René Monette constatait que, malgré le passage à l'élevage bovin et à la production laitière, les méthodes d'exploitation se sont « peu améliorées depuis le milieu du XIXe siècle. Les rendements des cultures demeurent inférieurs à ceux que l'on obtient grâce à de saines pratiques agricoles ».³⁵ En 1953, Charles Lemelin, se livrant à une comparaison de l'agriculture québécoise et de celle du Canada anglais, conclut au manque d'efficacité de la première. La production réelle par ferme et par travailleur au Québec aurait été inférieure de 25% à la moyenne canadienne.³⁶ À la fin des années soixante, après avoir remarqué que l'agriculture était le plus traditionnel et le plus inefficace des secteurs de l'économie, Mario Dumais ajoutait, de façon sarcastique, que « ce qu'on y cultive avec le plus de succès, c'est le maintien de l'esprit

³¹ Jean Hamelin et Yves Roby, *Histoire économique du Québec, 1851-1896*, Montréal, Fidès, 1971, p.22.

³² Cf. Jean Hamelin et Yves Roby, op. cit., p. 185.

³³ Cité par Albert Faucher, «Explications socio-économiques des migrations dans l'histoire du Québec», in Normand Séguin (dir.), *Agriculture et colonisation au Québec. Aspects historiques*, Montréal, Boréal Express, 1980, p. 150.

³⁴ Cf. Errol Bouchette, *L'indépendance économique du Canada*, Montréal, Éditions La Presse Ltée, 1977, pp. 103-104.

³⁵ René Monette, «Essai sur le mode de mises en valeur des exploitations agricoles», in Normand Séguin (dir.), *Agriculture et colonisation au Québec. Aspects historiques*, Montréal, Boréal Express, 1980, p. 46.

³⁶ Cf. Charles Lemelin, «Les répercussions sociales de l'industrialisation sur l'agriculture», in Normand Séguin (dir.), *Agriculture et colonisation au Québec. Aspects historiques*, Montréal, Boréal Express, 1980, p. 55.

précapitaliste». ³⁷ Dumais faisait référence à l'importance considérable qu'a occupée la ferme de subsistance dans l'histoire de l'agriculture québécoise. Ainsi en 1966, 47,8% des fermes québécoises étaient encore classées parmi les fermes non-commerciales. ³⁸ Et sur de telles fermes, selon ce qui était presque devenu un adage, ce n'était pas l'agriculture qui faisait vivre la famille mais plutôt le cultivateur qui faisait vivre la terre. ³⁹ C'est donc dire que le travail agricole était fort peu lucratif et qu'il nécessitait souvent un travail d'appoint à la ville ou, dans les régions de colonisation plus récentes, en forêt dans le bûcherage. Mais cette double occupation ne rendait que plus probable l'abandon total des travaux de la ferme comme l'a constaté Gérald Fortin ⁴⁰ et, avant lui, Raoul Blanchard ⁴¹ et René Monette. ⁴²

Ceci nous conduit à la question de l'exode rural qui découle, telle une nécessité inévitable, des difficultés inhérentes au travail agricole et de sa piètre rentabilité. Il n'y a qu'à citer quelques chiffres pour se rendre rapidement compte de l'ampleur du phénomène. Ce dernier n'est pas récent. D'après Serge Courville, un million de Canadiens-Français auraient quitté le pays pour gagner les États-Unis entre 1840 et la Seconde Guerre mondiale. ⁴³ C'est dire que, dès une époque assez reculée, l'agriculture n'était plus susceptible, pour de multiples causes (épuisement des sols, corruption du régime seigneurial, inaccessibilité des terres de la couronne, etc.), d'absorber la croissance naturelle de la population. En l'absence d'un développement industriel suffisant au Québec, il était naturel que ce surplus de population se soit dirigé vers les manufactures des États-Unis. Comme l'a souligné Albert Faucher, le peuple canadien-français ne faisait d'ailleurs en cela qu'obéir à un vaste mouvement démographique à l'échelle de l'économie nord-atlantique. ⁴⁴ C'est le développement industriel du Canada,

³⁷ Mario Dumais, «L'évolution économique du Québec : 1940-1965», in Robert Comeau (dir.), *Économie québécoise*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 1969, p. 223.

³⁸ Mario Dumais, op. cit., p. 223.

³⁹ Cf. Gérald Fortin, *La fin d'un règne*, Montréal, Hurtubise, 1971, p. 126.

⁴⁰ Cf. Gérald Fortin, *La fin d'un règne*, Montréal, Hurtubise, 1971.

⁴¹ Cf. Raoul Blanchard, *Le Canada français, province de Québec*, Montréal, Arthème Fayard, 1960, pp. 134-135.

⁴² Cf. René Monette, «Essai sur le mode de mise en valeur des exploitations agricoles», in Normand Séguin (dir.), *Agriculture et colonisation. Aspects historiques*, Montréal, Boréal Express, 1980, pp. 48-49. L'article de Monette a d'abord été publié en septembre 1945 dans la revue *Agriculture*.

⁴³ Cf. Serge Courville, *Le Québec. Genèses et mutations du territoire. Synthèse de géographie historique*, Saint-Nicolas (Qué), Les Presses de l'Université Laval, 2000, p.320.

⁴⁴ Cf. Albert Faucher, «L'émigration des Canadiens-Français au XIXe siècle : position du problème», in Albert Faucher, *Histoire économique et unité canadienne*, Montréal, Fidès, 1970, p. 257.

et non pas les tentatives de colonisation, qui ont ralenti cette saignée vers l'étranger, en absorbant le trop plein de population qui se déversait des campagnes. Car la ferme quasi-autarcique, pour pouvoir fonctionner comme unité économique, exigeait des familles nombreuses pour venir à bout des multiples tâches. Comme la subdivision des terres n'était pas une solution viable, un seul des fils devait hériter. Et les autres, devenus adultes, n'avaient d'autres choix que de quitter la ferme paternelle. Ils étaient même, pour emprunter ces mots à Everett Hughes, « moralement obligés de partir ».⁴⁵ À une autre époque, ce surplus d'enfants se serait installé sur de nouveaux lots à défricher. Mais, toutes les bonnes terres étant occupées et l'agriculture demeurant une activité peu lucrative, ils devaient se diriger ailleurs. À cet égard, seule la présence du débouché industriel a permis au système traditionnel de longtemps subsister tel quel, en absorbant son surplus de population (lui évitant, de la sorte, l'asphyxie), du moins, jusqu'à la frénésie de développement qui a suivi la Seconde Guerre mondiale. Car le système ne pouvait pas survivre indéfiniment à la constante ponction exercée par l'âge industriel et aux exigences nouvelles posées par la modernité. L'agriculture atteignait la fin de son règne, pour évoquer le titre de l'ouvrage principal de Gérald Fortin, et sur un rythme accéléré. Il n'y a qu'à considérer l'évolution de la population urbaine : de 1891 à 1921, celle-ci est passée de 33,5% à 56%, et à 63,1% en 1931, ce qui faisait du Québec une province plus urbanisée que l'Ontario.⁴⁶ En 1961, la proportion de Québécois qui habitaient un espace urbain s'élevait à 75%.⁴⁷ Corrélativement, la proportion de la population vivant en zone rurale fut en diminution constante : de 27% en 1931, elle passait à 25,2% en 1941 et 13,3% en 1951.⁴⁸ Ce qui ne signifiait pas que la population rurale, en chiffres absolus, ait immédiatement diminué. Au contraire, on compte une augmentation à peu près constante du nombre d'exploitants de fermes entre 1851 et 1911 (de 80,000 environ à 130,000), chiffre qui allait demeurer stationnaire jusqu'en 1931 pour gonfler subitement à l'occasion de la crise et des plans de retour à la terre et s'élever à 150,000 en 1941, pour chuter ensuite d'une façon spectaculaire (134,000 en

⁴⁵ Everett Hughes, « L'industrie et le système rural au Québec », in Marcel Rioux et Yves Martin (dir.), *La société canadienne-française*, Montréal, Hurtubise HMH, 1971, p. 95.

⁴⁶ Cf. Louis Maheu, « Développement économique du Québec : 1896-1920 », in Robert Comeau (dir.), *Économie québécoise*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 1969, p. 147.

⁴⁷ Cf. Roch Denis, *Luttes de classes et question nationale, 1948-1968*, Montréal, Presses socialistes internationales, Paris, Études et documentation internationales, 1979, p. 119.

⁴⁸ Cf. Paul-André Linteau, René Durocher, Jean-Claude Robert et François Ricard, *Histoire du Québec contemporain*, tome II, Montréal, Les Éditions du Boréal, 1989, p. 33.

1951 et 51,000 en 1974).⁴⁹ En fait, le nombre de fermes a chuté de plus de 60% pendant cette dernière période,⁵⁰ ce qui signifiait, selon Bernard Bernier, une disparition moyenne de neuf fermes par jour.⁵¹

En termes de main-d'œuvre, la proportion de la population qui y était engagée a chuté, dans la seule décennie 1952-1962, de 18% à 4,2%.⁵² Néanmoins cela ne s'est pas traduit par une baisse de la production agricole. Celle-ci a été en constante augmentation depuis le XIXe siècle. Ainsi, en dollars constants, la production agricole est passée d'une valeur brute de \$34,322,000 en 1880 à une valeur de \$91,883,000 en 1911, pour atteindre, à la faveur de la guerre, la valeur de \$266,367,000 en 1920.⁵³ Ralentie au cours des années vingt par la crise du foin qui, d'après Raoul Blanchard, aurait finalement incité les fermiers québécois à moderniser leurs méthodes,⁵⁴ l'agriculture québécoise n'a pas beaucoup tardé à reprendre son ascension. Ainsi, de 1941 à 1956 le nombre d'exploitants entrant dans le circuit commercial a augmenté de 54% et la production agricole s'est accrue de 40%.⁵⁵ En somme, pour citer le même auteur, «l'agriculture évacue des terres, lâche des hommes mais adopte des techniques modernes et devient efficiente : beaucoup moins d'hommes, beaucoup plus de résultats».⁵⁶ Cependant la part de l'agriculture dans l'ensemble du produit intérieur brut a été en constant déclin (seulement 4% en 1961).⁵⁷ Il faut donc situer la modernisation de l'agriculture et son intégration au circuit capitaliste dans un mouvement plus large embrassant l'ensemble de l'économie. Sur un plan macroéconomique, l'agriculture devait fournir les hommes qu'elle avait en trop aux secteurs secondaire et tertiaire. Ce mouvement était inévitable puisque l'agriculture ne pouvait devenir rentable qu'au prix

⁴⁹ Cf. Normand Séguin et Françoise-Eugénie Petit, « La marginalité rurale au Québec et en France XIXe et XXe siècles », in Joseph Goy et Jean-Pierre Wallot (dir.), *Évolution et éclatement du monde rural. Structures, fonctionnement et évolution différentielle des sociétés rurales françaises et québécoises, XVIIe—XXe siècles*, Paris, Éditions des Hautes Études en Sciences sociales, 1986, p. 261.

⁵⁰ Cf. Bernard Bernier, « La pénétration du capitalisme dans l'agriculture », in Normand Séguin (dir.), *Agriculture et colonisation au Québec. Aspects historiques*, Montréal, Boréal Express, 1980, p. 83.

⁵¹ Cf. Bernard Bernier, *ibid.* p. 83.

⁵² Cf. Gérard Fortin, *La fin d'un règne*, Montréal, Hurtubise HMH, 1971, p. 182.

⁵³ Cf. Louis Maheu, « Développement économique du Québec : 1896-1920 », in Robert Comeau (dir.), *Économie québécoise*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 1969, p. 150.

⁵⁴ Cf. Raoul Blanchard, *op. ci.*, p. 122.

⁵⁵ Cf. Raoul Blanchard, *Le Canada français, province de Québec*, Montréal, Artheme Fayard, 1960, p.154.

⁵⁶ Raoul Blanchard, *ibid.*, p.155.

⁵⁷ Cf. Paul-André Linteau, René Durocher, Jean-Claude Robert, François Ricard, *Histoire du Québec contemporain*, tome II, Montréal, Les Éditions du Boréal, 1989, p.261.

de sa mécanisation et de sa spécialisation. Du même souffle, cette mécanisation rendait inutile les familles nombreuses. Cette réserve de main-d'œuvre à coût peu élevé pour l'industrie était donc appelée à se tarir. Le contraire aurait d'ailleurs eu des conséquences dramatiques puisque la technologie a également diminué considérablement le besoin en main-d'œuvre peu qualifiée du secteur secondaire. Ainsi, en 1951, l'agriculture mobilisait 13% de la main-d'œuvre, l'industrie 22% et le secteur tertiaire 45%.⁵⁸ Or selon Jean Fourastié (1952), qui fut le pendant de Colin Clark en pays francophones, c'est ce dernier secteur qui était appelé à la plus grande croissance parce que c'est celui qui est le moins susceptible d'être bouleversé par de nouvelles technologies.⁵⁹ En effet, si la révolution technologique permet d'augmenter la productivité des secteurs primaire et secondaire, la consommation des biens produits par ces secteurs ne s'accroît pas au même rythme. Celle-ci finit par atteindre un palier de saturation qui interrompt leur croissance. La technologie et la saturation du marché se conjuguent donc pour provoquer un déclin de la main-d'œuvre qui y est engagée. Toutefois le progrès technologique et le phénomène de saturation affecte peu l'économie des services qui est faite d'interventions humaines ponctuelles qui doivent fréquemment être répétées. La demande de biens tertiaires demeure donc en croissance constante et corrélativement le secteur des services doit absorber une quantité accrue de main-d'oeuvre. Ce secteur est, par conséquent, appelé à dominer l'infrastructure économique.

Les mouvements migratoires du secteur primaire vers le secteur secondaire et vers le secteur tertiaire étaient donc inévitables. Ils étaient une condition du progrès où l'humanité était engagée depuis le début de l'ère industrielle dont l'orientation générale fut la libération des tâches les plus ardues et une constante élévation du niveau de vie. Hélas cette course vers le progrès n'était pas exempt de dramatiques bouleversements conduisant au sacrifice de générations entières qui en ont fait les frais sans pouvoir en tirer un avantage substantiel. C'est ce que Jean Fourastié a appelé la période transitoire,

⁵⁸ Cf. Roland Parenteau, « La situation économique du Québec », in Roger J. Bédard, *L'essor économique du Québec*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1969, p. 179.

⁵⁹ L'analyse de Jean Fourastié est sans doute valable pour 1952 mais nous savons bien aujourd'hui que le secteur des services est également susceptible d'être bouleversé par de nouvelles technologies. Par contre, elle demeure valide dans la mesure où les déplacements de la main-d'œuvre se situent à l'intérieur du secteur tertiaire et ne provoquent plus de ces grands mouvements migratoires qui ont caractérisé le XIXe siècle et le XXe siècle quand l'agriculture et l'industrie dominaient encore l'économie.

laquelle caractérisait encore, selon lui, l'époque où il a rédigé son volume, soit le début des années cinquante :

(...) le déséquilibre de la période transitoire est caractérisé essentiellement par un décalage permanent entre une évolution économique trop rapide et l'évolution morale et intellectuelle de l'humanité. Les conditions générales de la vie se modifient à tout instant, l'homme voit les inconvénients de la philosophie ancienne, ses insuffisances, très souvent même ses erreurs. Mais l'instabilité est telle qu'elle n'a pas encore permis le lent travail de mûrissement d'une nouvelle mentalité; nous n'avons plus les croyances anciennes, qui donnaient à la vie sociale de l'homme un équilibre relativement stable, et nous ne sommes pas encore en mesure de remplacer ces traditions, de remplacer ces règles morales, ces règles politiques et ces règles sociales traditionnelles, par des règles scientifiques, ni même par des règles religieuses ou morales, adaptées avec certitude au nouvel âge.⁶⁰

Dans notre introduction, nous avons soutenu la vieille thèse du décalage entre le développement social et économique de la société québécoise et les représentations idéologiques dominantes de l'époque. S'il faut prendre les analyses de Jean Fourastié au sérieux, nous devons conclure que ce décalage était on ne peut plus normal puisqu'il correspondait à ce climat de désarroi caractérisant une période transitoire qui a affecté tous les pays industriels, désarroi qui tenait essentiellement à «une trop rapide modification des faits matériels, des circonstances extérieures par rapport à l'évolution de notre mentalité».⁶¹ Partout où la technologie est venue bouleverser l'ancien équilibre des rapports de production, la tradition, qui a guidé l'humanité sans trop de changements durant des siècles, a dû céder le pas devant des contraintes auparavant inconnues et un avenir rempli d'incertitudes. Dans ce contexte, l'homme «en vient à ne plus savoir où la tradition conserve sa valeur et où il est bon de lui substituer de nouveaux principes».⁶²

Ce n'est sans doute pas un hasard si les principales doctrines traditionalistes ont été formulées en réaction (donc avec un certain retard) à la modernité. Avant Burke, de Bonald et de Maistre, la tradition ne se pensait pas, elle se vivait tout simplement. Rien ne la remettait en question puisque le temps garantissait son efficacité. Les débuts de l'ère industrielle et l'ascension de la bourgeoisie ont déchiré le ciel tranquille d'un monde reposant avant tout sur une paysannerie stable et furent à l'origine des plus grandes

⁶⁰ Jean Fourastié, *Le grand espoir du XXe siècle*, Paris, Presses universitaires de France, 1952, p. 85.

⁶¹ Jean Fourastié, op. cit., p. 85.

⁶² Jean Fourastié, op. cit., p. 84.

migrations humaines depuis les invasions barbares. Les campagnes se vidèrent d'une population devenue excédentaire à cause de l'amélioration des techniques agricoles, et celle-ci se dirigea vers les manufactures de grandes villes en pleine croissance économique où elle dut subir la prolétarisation. Le discours traditionaliste en était un de résistance d'élites destituées par le tourbillon technologique. Ce discours n'était pas dénué d'observations et de critiques parfaitement justes des chambardements engendrés par la modernité, à commencer par les affres de la prolétarisation. Néanmoins, il reposait sur une illusion fondamentale : celle de pouvoir renverser le cours des événements alors que l'humanité vivait une période transitoire, pour reprendre l'expression de Jean Fourastié, période «profondément démoralisante pour l'homme parce qu'elle fait apparaître comme caduques les traditions des ancêtres, sans marquer une stabilité nouvelle propre à imposer de nouvelles règles de vie»,⁶³ mais période inévitable et nécessaire puisque dans la logique même d'un développement économique que la technologie a rendu inéluctable.

À ce titre, le traditionalisme québécois ne constitue qu'un cas d'espèce avec, toutefois, une distinction très importante : au Québec l'exode rural et la prolétarisation prirent rapidement la dimension d'un drame national puisque les Canadiens-Français en firent les frais au profit d'une bourgeoisie principalement anglophone, ce qui ne pouvait qu'entraîner une dévaluation radicale de leur identité propre, conséquence que les traditionalistes comme Lionel Groulx ont perçu avec beaucoup d'acuité :

Dans le Québec, ce sera l'expansion industrielle au rythme effréné. Elle se développe, à la façon d'une force anarchique, presque sauvage, sans le moindre souci du milieu, ne tenant compte apparemment que de la loi de ses voraces appétits. D'aucuns ont parlé de «seconde conquête» du Canada français. Conquête plus désastreuse peut-être que la première. Elle brise le rythme ancien de la vie, déchaîne le cycle infernal : concentrations urbaines, prolétarisation des masses, désintégration du capital humain, misère, révoltes, chaos de 1929. Un premier mal prend rapidement le caractère d'un fléau : l'exode des campagnes vers les villes.⁶⁴

La servitude, de quelque nom qu'on l'appelle, ne saurait être, pour un peuple, un état ni normal ni sain. Un peuple qui n'est plus celui d'hier mais qui, en sa masse, est devenu un peuple de prolétaires, (...), ne peut être contraint d'apprendre une langue seconde pour gagner une chose aussi nécessaire que son pain et garder la fierté de sa langue maternelle. Il ne peut, en son esprit, refuser toute valeur pratique à sa culture, ne plus lui réserver qu'un attachement sentimental, que cette

⁶³ Cf. Jean Fourastié, op. cit., p. XXVI.

⁶⁴ Lionel Groulx, *Histoire du Canada français*, tome 2, Montréal, Fidès, 1960, p. 375.

culture ne devienne bientôt l'affaire d'une élite, et de quelle élite, et pour combien de temps?⁶⁵

Au Québec, l'angoisse provoquée par l'exode rural était décuplée par la hantise de voir le peuple canadien-français radicalement «dénationalisé» par une prolétarianisation l'arrachant à ce qui constituait le gage de sa sécurité et de sa vocation, soit la terre sacrée des ancêtres. Ou de le voir se courber et s'avilir sous le poids d'une civilisation dont il n'était pas le producteur et qui le réduisait à une servitude abrutissante. Il n'y a pas lieu alors de s'étonner que des élites, dont le pouvoir reposait essentiellement sur une hiérarchie traditionnelle, se soient alarmées et aient élaboré une idéologie de la survivance rigide et axée sur une tradition à préserver en dépit de l'évidence criarde de l'industrialisation. La crise de 1929 et la misère provoquée par le chômage ont même revigoré ce discours au point où les outrances agriculturistes d'un Victor Barbeau, en 1936, pouvaient encore être lues et accueillies avec faveur :

L'agriculture et son complément essentiel, l'artisanat, nous eussent épargné cette humiliation. Plutôt que d'y diriger toutes nos forces, nous nous sommes, au contraire, plus étourdis que des phalènes, précipités vers les feux que l'industrie allumait sur nos collines. Après avoir servi les hommes, nous avons servi les sociétés anonymes, celles-là mêmes dans les conseils d'administration desquelles nous ne siégeons que par le jeu de la politique et de l'avocasserie.⁶⁶

Une décennie plus tard, en 1947, un collaborateur de l'*Action nationale* pouvait écrire, sans que l'on n'y trouve rien d'exceptionnel, «que notre agriculture a une fécondité indispensable à la vie nationale et que la saignée constante des campagnes ne saurait aboutir tôt ou tard qu'au suicide de la race».⁶⁷ Quoi d'étonnant d'ailleurs si l'on songe que l'institution qui était la principale productrice d'idéologies au Québec, l'Église catholique, exhortait encore les Canadiens-Français, un an auparavant, à défricher de nouvelles terres en des termes on ne peut plus emphatiques :

Aux descendants des défricheurs apôtres de comprendre les avantages qu'il y a à continuer leur mission, à agrandir le corps mystique du Christ, en ouvrant des paroisses nouvelles et en baptisant la terre canadienne pour qu'elle garde bien vivante et la foi et la vertu des ancêtres. Plus on plante de croix sur nos sillons,

⁶⁵ Lionel Groulx, «Qu'attend de nous le Canada français», in *Pour bâtir*, pp. 213-214.

⁶⁶ Victor Barbeau, *Mesure de notre taille*, Montréal, Le Devoir, 1936, p. 17.

⁶⁷ Jean Blanchet, «L'exode rural à l'état de crise», in l'*Action nationale*, octobre 1947, vol. XXX, no. 1, pp.94-95.

plus on élèvera de clochers, plus on multipliera les centres de prière, mieux on sauvegardera chez nous les intérêts de la religion.⁶⁸

Il faut dire que la Seconde Guerre mondiale ayant relancé l'économie, c'est par milliers que les apprentis défricheurs des projets de colonisation de la grande crise ont tourné le dos à la forêt et ont secoué leurs bottes pour en détacher le peu de terre ingrate qui s'y était collée. Quoi qu'il en soit, il faudra attendre 1950 pour que l'Épiscopat prenne pleinement la mesure de l'urbanisation des Canadiens-Français et qu'il commence à en tirer les ultimes conséquences.

Mais une question demeure à être posée : est-il possible que les principaux idéologues traditionalistes aient exagéré et dramatisé le sort fait au peuple? Après tout, si l'on en croit Fernand Dumont, les fabricateurs d'idéologies sont généralement extérieurs aux classes impliquées.⁶⁹ Par ailleurs, comme l'a remarqué Jean-Charles Falardeau, «nous connaissons encore mal ce qu'a été pour des milliers de Canadiens français le choc graduel ou brutal engendré par leur immigration vers les villes et tout spécialement vers l'agglomération montréalaise».⁷⁰ Ce qu'écrivait Falardeau au cours des années soixante demeure exact : nous ne disposons pas de documents de première main en quantité suffisamment importante pour nous permettre de reconstituer avec précision ce que furent les états d'âme des premiers intéressés, les déracinés de la terre. Les témoignages traditionalistes, dans la mesure où il s'agit du discours d'une élite attachée à l'ordre ancien, doivent donc être tenus pour suspects.

Cependant en l'absence de témoignages directs, nous n'avons d'autre choix que de nous reposer sur les études des historiens et des spécialistes des sciences humaines. Nous pouvons commencer par un passage d'une étude de Jean-Charles Falardeau qui a été accueilli par une sévère critique de Philippe Garigue.

La révolution industrielle du Québec a brutalement interrompu une symphonie pastorale. De nouveaux thèmes et de nouveaux leitmotivs ont été introduits qui n'avaient pas de sens au sein de la culture traditionnelle. Cette culture clérico-

⁶⁸ *Lettre collective*, 1946, cité par Jean Hulliger, *L'enseignement social des évêques canadiens de 1891 à 1950*, Montréal, Fidès, 1958, p. 65.

⁶⁹ Cf. Fernand Dumont, «La représentation idéologique des classes au Canada français», in *Recherches sociographiques*, vol. VI, no. 1, janvier-avril 1965, p. 9.

⁷⁰ Jean-Charles Falardeau, «Les Canadiens français et leur idéologie», in Jean-Charles Falardeau, *Sociologie du Québec en mutation. Aux origines de la révolution tranquille*, Presses de l'Université Laval, 2013, p. 300.

rurale ne prédisposait en aucune façon la population à faire face aux exigences et aux conséquences de la vie urbaine et industrielle.⁷¹

Everett Hughes partageait un point de vue semblable :

Il faut en effet se souvenir que contrairement à la conquête militaire du dix-huitième siècle et à certaines invasions commerciales du passé, la révolution industrielle de l'époque moderne déplace les masses humaines de la campagne à la ville, bouleverse l'équilibre des classes sociales, met en cause le contenu même et les buts de l'enseignement traditionnel et menace un mode de vie qui, dans le passé, a procuré aux Canadiens français un confort et une satisfaction profonde.⁷²

À Falardeau et Hughes, nous pouvons ajouter Guy Rocher pour qui « la société canadienne-française a vécu les changements profonds de ses structures avec une mentalité préindustrielle »,⁷³ et Léon Dion pour qui les changements structurels apportés par l'industrialisation et l'affaiblissement des institutions traditionnelles ont conduit les plus vulnérables à l'incertitude, l'insécurité et l'anxiété.⁷⁴

Hughes et Falardeau adhéraient ouvertement à l'École de Chicago. Rocher et Dion en ont certainement subi l'influence. Sans entrer dans de plus amples détails, notons que cette École s'est particulièrement intéressée aux processus d'intégration des immigrants à la grande ville. Elle est également célèbre pour l'opposition qu'elle a tracée entre société urbaine et «folk society» que nous pourrions traduire par «société traditionnelle campagnarde».

Au Québec, elle a donné lieu à quelques travaux exemplaires comme ceux d'Horace Miner sur St-Denis de Kamouraska et d'Everett Hughes sur Cantonville (Drummondville) et a inspiré les diverses études de Jean-Charles Falardeau. Si l'on résume les principaux présupposés de ces chercheurs, nous pouvons conclure qu'étant donné le caractère fortement intégré de la folk society, son adaptation au seul milieu rural par le biais d'institutions traditionnelles comme la famille élargie et la paroisse, l'industrialisation a trouvé la société québécoise dans un état manifeste d'impréparation et l'urbanisation s'est déroulée par un difficile procès de déstructuration et de

⁷¹ Jean-Charles Falardeau, « L'évolution de nos structures sociales », in Jean-Charles Falardeau, *Sociologie du Québec en mutation. Aux origines de la révolution tranquille*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2013, p. 160.

⁷² Everett C. Hughes, *Rencontre de deux mondes*, Montréal, Fidès, 1972, p. 384.

⁷³ Guy Rocher, *Le Québec en mutation*, Montréal, Hurtubise HMH, 1973, p. 253.

⁷⁴ Cf. Léon Dion, *La révolution déroutée, 1960-1976*, Montréal, Boréal, 1998, p. 62.

restructuration. L'arrivée en ville a donc été un choc où des paysans autrefois indépendants sur leur terre ont dû s'adapter à une nouvelle temporalité, c'est-à-dire à un temps scindé par les exigences du travail salarié, de même qu'à l'étiollement de solidarités familiales auparavant fortifiées par le travail en commun sur la ferme, ainsi qu'au clivage des classes sociales, expérience dont le traumatisme fut amplifiée dans le cas québécois par le caractère étranger de la classe supérieure.

Cette expérience de déracinement et de déstructuration aurait été d'autant plus dramatique que la pauvreté attendait les paysans transplantés dans la grande ville. C'est du moins ce que nous invite à penser l'étude de Terry Copp sur les conditions de vie de la classe ouvrière à Montréal au début du XXe siècle :⁷⁵ chômage endémique élevé qui s'accroissait encore lors des multiples récessions,⁷⁶ salaires largement en dessous du seuil suffisant pour nourrir une famille moyenne,⁷⁷ appartements exigus et délabrés et souvent privés des commodités élémentaires, un taux de mortalité infantile parmi les plus élevé au monde,⁷⁸ toutes choses qui donnent à penser que les campagnes devaient vraiment souffrir d'un lourd surpeuplement pour que les gens consentent, en dépit de tout, à s'arracher à la terre nourricière. Si ces conditions de vie misérables accablaient toute la classe ouvrière, il est toutefois notoire que les Canadiens-Français en firent particulièrement les frais :

Au cours de trente années de forte croissance économique, la classe ouvrière avait vécu dans la pauvreté, avec des salaires à peine suffisants pour subsister et sans sécurité d'emploi. Les données dont nous disposons montrent que cette situation prévalait chez tous les groupes ethniques, mais il est clair que les francophones étaient surreprésentés aux échelons des revenus les plus faibles, et très insuffisamment représentés chez les travailleurs qualifiés et les contremaîtres. Ce déséquilibre s'explique sans doute par la part du lion détenue par les immigrants britanniques dans la catégorie des «travailleurs qualifiés» et des cadres, mais le rôle de l'anglais comme langue des affaires a dû aussi y être pour beaucoup.⁷⁹

La révolution industrielle, comme nous l'avons dit, aurait trouvé les Canadiens-Français dans un état d'impréparation aux chambardements qui allaient survenir :

⁷⁵ Cf. Terry Copp, *Classe ouvrière et pauvreté. Les conditions de vie des travailleurs montréalais, 1899-1929*, Montréal, Les Éditions du Boréal, 1978.

⁷⁶ Cf. Terry Copp, op. cit., p. 115.

⁷⁷ Cf. Terry Copp, op. cit., p. 40.

⁷⁸ Cf. Terry Copp, op. cit., p. 23.

⁷⁹ Terry Copp, op. cit., p. 42.

paysans, ils savaient faire un peu de tout, mais ne possédaient aucune qualification. Leur système scolaire déficient n'était pas en mesure de corriger cette situation. Ils se trouvèrent donc au bas de l'échelle dans un monde où l'accumulation capitaliste avait préséance sur toute volonté de réforme sociale. De plus, comme l'a remarqué Everett Hughes, ces données factuelles étaient amplifiées par un facteur de discrimination linguistique et raciale bien réel.⁸⁰

À l'opposé de ce sombre diagnostic, le sociologue Philippe Garigue, que l'on pourrait considérer, à bien des égards, comme le précurseur des historiens modernistes du Québec, a estimé que la société canadienne-française, n'ayant jamais été une société rurale traditionnelle, n'a eu aucune difficulté à s'adapter à sa nouvelle vocation industrielle. La présentation de sa thèse débute par une critique virulente de l'École de Chicago dont le concept de «folk society» aurait manqué de validité empirique. Il s'agirait d'un «type-idéal» qui défigure l'analyse de la réalité sociale.⁸¹ Le grand tort des tenants de l'École de Chicago aurait-été, selon Garigue, d'avoir ignoré les travaux des historiens, dont ceux de Guy Frégault, qui démontraient le caractère commercial et urbain de la Nouvelle-France, caractère qui aurait imprégné profondément et durablement les valeurs et les modes de vie des paysans. L'exode rural n'a donc pas eu ce caractère dramatique que les premiers lui auraient prêté. La société canadienne-française présentait bien un caractère homogène, mais cette homogénéité était à dominance urbaine.

La position de Garigue a elle-même été critiquée, avec pertinence il nous semble, par Hubert Guindon. Même en estimant, que la Nouvelle-France ait effectivement été une colonie à dominance urbaine et commerciale, ce caractère a été radicalement modifié par la Conquête qui a suscité un repli sur la terre. Certes, jusqu'à une époque récente, la société canadienne-française «était relativement très homogène : homogénéité de valeurs, de vision du monde, d'idéologie à peu près complète. Mais cette homogénéité c'est celle d'une folk-culture qui s'est développée surtout pendant le

⁸⁰ Cf. Everett C. Hughes, *Rencontre de deux mondes*, Montréal, Fidès, 1972, pp. 98, 102-103 et 117

⁸¹ Cf. Philippe Garigue, *Études sur le Canada français*, Montréal, Faculté des sciences sociales économiques et politiques, Université de Montréal, 1958, p. 7.

XIXe siècle».⁸² Et les valeurs culturelles et idéologiques qui étaient typiques de cette culture se sont même perpétuées longtemps dans ce nouvel environnement physique que constituait la grande ville.

Il nous semble préférable de relativiser les positions rivales défendues d'une part par les tenants de l'École de Chicago et d'une autre part par Garigue. L'exode rural n'a sans doute pas été la tragédie décrite par Jean-Charles Falardeau, mais il n'en fut pas moins un événement d'importance capitale qui a bouleversé, pour plusieurs générations, les vies de nombreux paysans. Certes, comme l'a suggéré Albert Faucher, «on quitte la paroisse, on émigre vers des contrées lointaines, ou vers la ville, pour gagner de l'argent et pour relever son niveau de vie matérielle»,⁸³ mais comme l'a remarqué Gérald Fortin, ce n'est qu'après une génération que le sort des déracinés de la terre commence à s'améliorer.⁸⁴ Il faut toutefois mentionner les études plus récentes qui ont dévoilé, partiellement, les stratégies familiales déployées lors des migrations et de l'installation en ville. Ainsi, selon Gérard Bouchard, «le système familial se raffermi, même en milieu urbain; de vieilles pratiques d'auto-suffisance se perpétuent : réseaux d'entraide, troc, petit élevage, jardinage; en un sens, la ville se ruralise».⁸⁵ Nous pouvons également mentionner Marc St-Hilaire pour qui «c'est la famille qui maîtrise sa mobilité et celle de ses membres, tirant profit des possibilités qu'offre le marché de l'emploi plutôt que de subir passivement le jeu des forces économiques».⁸⁶ À ce titre il faut aussi relativiser le portrait très sombre de la vie des familles ouvrières tracé par Terry Copp. Cette étude ne tient pas compte des stratégies familiales déployées, qui souvent ne sont pas comptabilisables, pour soulager une misère qui, il faut quand même le réaffirmer, était incontestable. Mais il n'en reste pas moins que le mode de vie urbain devait conduire, inéluctablement, à l'étiollement des liens familiaux. La seule question qui peut vraiment faire l'objet d'un débat, c'est la longueur du processus de relâchement de ces rapports

⁸² Hubert Guindon, in Marcel Rioux et Yves Martin (dir.), *La société canadienne-française*, Montréal, Hurtubise HMH, 1971, p. 183.

⁸³ Albert Faucher, «La dualité canadienne et l'économique : tendance divergentes et tendances convergentes», in Albert Faucher, *Histoire économique et dualité canadienne*, Montréal, Fidès, 1970, p. 156.

⁸⁴ Cf. Gérald Fortin, *La fin d'un règne*, Montréal, Hurtubise HMH, 1971, p. 160-161

⁸⁵ Gérard Bouchard, «La dynamique communautaire et l'évolution des sociétés rurales québécoises aux 19^e et 20^e siècles. Construction d'un modèle», in *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 1986, vol. 40, no.1, p. 65.

⁸⁶ Marc St-Hilaire, «Familles et migrations : le rôle de la famille selon les contextes de départ et de destination des migrants dans le Québec des XIXe et XXe siècles», in Luigi Lorenzetti, Anne-Lise Head-König et Joseph Goy (dir.), *Marchés, migrations et logiques familiales dans les espaces français, canadien et suisse, 18^e-20^e siècles*, Berne, Peter Lang, 2005, p. 229.

familiaux et de leur remplacement par des instincts individualistes de plus en plus prononcés. Les distinctions bien connues entre solidarité mécanique et solidarité organique chez Durkheim, ou entre communauté et société chez Tönnies, demeurent exactes dans leurs grandes lignes. Elles sont le corrélat nécessaire de l'industrialisation et de l'urbanisation. Aux rapports familiaux et de voisinage naturels se substitue la structure organique de la société où chacun se trouve dans une relation de complémentarité économique au sein d'un vaste ensemble anonyme maintenu par la division du travail et l'appareil légal et judiciaire. Nous considérons donc que McRoberts et Posgate énoncèrent une vérité lorsqu'ils écrivirent que « la ville élimine le mode de vie rural et les structures sociales propres aux sociétés traditionnelles; le citoyen établit de nouveaux rapports dans toutes les sphères de sa vie et délaisse les anciens ».⁸⁷ Toute critique de cet énoncé ne fait qu'apporter des nuances, à toutes fins utiles, mais ne peut en aucun cas constituer une réfutation définitive.

Si c'est en vain que nous avons tenté de trouver un accord chez les historiens et les spécialistes des sciences sociales, peut-être trouverons-nous un témoignage digne d'examen dans la littérature canadienne-française. C'était du moins l'opinion de Jean-Charles Falardeau pour qui ceux qui nous éclairent le mieux sur les émois et les drames des déracinés de la terre « sont les jeunes romanciers et dramaturges, de Gabrielle Roy à André Langevin et Marcel Dubé, dont les personnages vivent une existence pirandellienne à la recherche d'eux-mêmes »⁸⁸ Mais avant d'examiner l'arrivée en ville, il convient de débiter par le départ de la campagne tel qu'il fut finement analysé par Ringuet dans ses *Trente arpents*. C'est une authentique relation amoureuse qui s'est établie entre Euchariste Moisan et ses quelques arpents de terre, laquelle doit être fécondée par le travail de l'homme pour donner en retour. Les deux temporalités, celle de l'homme et celle de la terre, en viennent à se confondre au rythme des travaux saisonniers qui forment un cycle qui est une figure de l'éternité. Mais cette éternité est un leurre puisque l'existence de l'homme, si on la mesure à celle de la terre éternelle, n'est qu'un court intermède qui doit nécessairement se solder par le drame de la dépossession. Ringuet accentue encore ce drame en le peignant sur un arrière-fond de

⁸⁷ Kenneth McRoberts et Dale Posgate, *Développement et modernisation du Québec*, Montréal, Boréal Express, 1983, p. 16.

⁸⁸ Jean-Charles Falardeau, « Les Canadiens français et leur idéologie », in Jean-Charles Falardeau, *Sociologie du Québec en mutation. Aux origines de la Révolution tranquille*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2013, pp. 300-301.

modernisation et d'exode rural. Euchariste Moisan est le témoin impuissant de la fin du règne de l'économie rurale traditionnelle. Il préfigure le sort futur des paysans de sa race. Il s'achemine vers une vieillesse délaissée et désenchantée. Il finira ses jours dans une ville industrielle américaine au sein d'une famille qui lui est devenue étrangère et qui s'est assimilée au milieu anglo-saxon. Pour Euchariste Moisan, il s'agit d'une véritable déchéance :

(...) voilà que l'aujourd'hui, un aujourd'hui si différent des hiers, le penchait sur un pied de bourse-à-pasteur qu'il regardait avec une véritable émotion quand jamais ne l'eût arrêté un instant l'étalage somptueux d'un fleuriste. Car cette mauvaise herbe lui évoquait cela même dont il regrettait l'absence : les fatigues des semailles et des labours; les angoisses suscitées par l'orage qui, juste le jour où s'achève la fenaison, vient corrompre le bleu du ciel; les tourments nés des mystérieuses maladies des bêtes. Combien aujourd'hui tout cela lui paraissait désirable.⁸⁹

Mais Ringuet était un analyste trop fin pour généraliser l'état d'esprit d'Euchariste à tous les déracinés de la terre. La famille Moisan résume à elle seule toutes les attitudes envisageables devant le passage inexorable du temps, de la volonté de modernisation des méthodes agricoles d'Étienne Moisan, seul héritier de la terre comme c'était la coutume, à l'acceptation du départ chez les autres :

Les autres, les fils puînés, les filles étaient indifférents. Tout au plus sentaient-ils pour tout cela un attachement qui n'était que la défiance instinctive envers l'inconnu des ailleurs. Ils resteraient là où était leur pain de demain, là où se trouvaient continûment les choses et les gens coutumiers. Mais l'exode ne pouvait leur répugner s'il les conduisait vers une certitude égale, fût-elle étrangère et lointaine.⁹⁰

« Trente arpents, selon Réjean Robidoux et André Renaud, désamorce à jamais la mystique de la terre ». ⁹¹ Reste à savoir quel sort les romanciers québécois réservaient aux déserteurs de la campagne et à leurs descendants. Or, selon Mireille Servais-Maquois, le romancier tourne le dos aux communautés solidaires du roman de la terre pour se tourner vers l'individu canadien-français :

⁸⁹ Ringuet, *Trente arpents*, Paris, Flammarion, 2001, pp. 263-264.

⁹⁰ Ringuet, *ibid.*, p. 209.

⁹¹ Réjean Robidoux et André Renault, *Le roman canadien-français du vingtième siècle*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, d

Celui-là, au cœur de la ville, se retrouve seul, seul comme jamais il ne l'a été, au point qu'on a pu dire avec raison que le grand thème du roman canadien-français est l'isolement.⁹²

Jean-Charles Falardeau a écrit, pour sa part, en faisant référence à un célèbre roman d'André Langevin, que le roman urbain québécois marquait l'entrée des canadiens-français dans « le temps des hommes » :

Notre roman traduit les drames d'une trajectoire qui va du sacré au profane, de l'intemporel au temporel, du mythique à l'incarnation dans le monde, à la participation au monde. Dans cette mesure, il constitue à sa manière un vaste récit épique où sont racontés les enlissements et les déchirements que l'homme canadien-français, engendré dans une dépossession idéalisée, a dû affronter pour en arriver à pénétrer, enfin, dans le « temps des hommes ».⁹³

Falardeau va encore plus loin en affirmant que le grand intérêt du roman québécois est peut-être d'ordre théologique,⁹⁴ idée que malheureusement, il ne développe pas suffisamment. Il nous semble pourtant qu'il s'agissait d'une veine qui méritait d'être exploitée. Si nous tentons de ressaisir cette idée, que Falardeau résume en termes de passage du sacré au profane, et si nous faisons le lien avec la réflexion de Mireille Servais-Maquois, nous sommes conduits à formuler l'hypothèse que le roman urbain marque l'apparition d'un individu québécois isolé et enveloppé de détresse psychologique précisément parce que ce nouvel univers romanesque consacre la disparition des modèles d'identification propres à la communauté traditionnelle, et, corrélativement, marque la perte de l'intersession de cette dernière entre l'homme et le monde, et entre l'homme et Dieu. La raison en est que la communauté traditionnelle ne peut plus s'offrir comme réserve de sens ponctuée de rituels religieux, face à une modernité qui est caractérisée par l'éclatement des rapports sociaux et par la réduction de la société à un ensemble d'individus sans attaches fermes, simples rouages d'un vaste système qui les dépasse. La société traditionnelle canadienne-française a été broyée par les nouveaux rapports socio-économiques imposés par le capitalisme. Certes, de nouvelles solidarités sont apparues (paroisse urbaine, syndicalisme, nationalisme...), mais ces dernières consistaient en de nouvelles inventions, ou des réactions si l'on veut, face à une situation où l'on ne pouvait que constater la vulnérabilité

⁹² Mireille Servais-Maquois, *Le roman de la terre au Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1974, p. 18.

⁹³ Jean-Charles Falardeau, *Imaginaire social et littérature*, Montréal, Hurtubise HMH, 1974, p. 60.

⁹⁴ Jean-Charles Falardeau, *ibid.*, p. 60.

de la cellule familiale et la fragilité des individus confrontés aux contraintes imperturbables des lois du marché. Cette situation inédite devait étendre son emprise sur les sensibilités religieuses qui durent correspondre davantage aux questionnements de fidèles qui se considéraient non plus en vertu de leur seul statut social, mais également et surtout en tant qu'individus autonomes exposés aux aléas de l'économie. L'Église devait faire une large part, désormais, à la conscience individuelle, quitte à encourir le risque d'une laïcisation de plus en plus prononcée de la société canadienne-française. Ce problème était d'autant plus brûlant que l'Église catholique appartenait au tissu identitaire de cette société. Elle devait s'adapter à la nouvelle réalité pour ne point déchoir, ce qu'elle tenta de faire en consolidant l'encadrement des ouvriers canadiens-français par la paroisse urbaine, par les syndicats catholiques et par les mouvements d'Action catholique. L'Église devait également faire face, d'une façon appropriée, à la question de la prolétarisation qui prenait, dans ce pays, une dimension nationale du fait de l'infériorité économique des Canadiens-Français. Prolétarisation et infériorité des Canadiens-Français sont d'ailleurs, selon Maurice Arguin, les deux thèmes massifs que l'on retrouve dans la nouvelle littérature urbaine du Québec. La prolétarisation, c'était d'abord le travail en usine abrutissant :

Huit heures debout devant un métier mécanique, le bruit assourdissant des navettes, la senteur de la laine...Il revenait chaque soir à sa chambre abruti de fatigue, incapable même de lire. Il se jetait souvent tout habillé dans son lit et somnait dans un sommeil perpendiculaire.⁹⁵

Un relâchement, une minute de distraction, et les bouteilles le dépassaient; impossible à rattraper, elles allaient se fracasser plus loin dans un vacarme assourdi par le beuglement du contremaître. Habitué au travail individuel des chantiers, fier de sa capacité d'abattre entre l'aurore et le crépuscule quatre cordes de bois, ces huit heures de travail insignifiant, que des femmes accomplissaient sur la même machine plus rapidement et mieux que lui, l'humiliaient et l'abrutissaient.⁹⁶

Le Septième se résignait à coller des semelles toute sa vie, lui qui avait tant rêvé d'écrire des romans comme son frère, de jouer de l'orgue comme Monsieur le Curé, de chanter dans le chœur comme les novices à l'enterrement de Jean le Maigre! Il n'apprendrait jamais le piano. « Un rêve impossible, lui avait écrit sa

⁹⁵ Gérard Bessette, *La bagarre*, Ville Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, 1993, p. 132. (Édition originale, Montréal, Cercle du livre de France, 1958).

⁹⁶ Pierre Gélinas, *Les vivants, les morts et les autres*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2010, p. 113, (Édition originale, Montréal, Cercle du livre de France, 1956).

grand-mère—nous sommes de petites gens. Ne fais pas le rêve des grandeurs, mon enfant. »⁹⁷

Les personnages de fiction canadiens-français appartiennent généralement aux couches inférieures de la population urbaine, quelquefois à celle de la petite bourgeoisie, mais jamais à celle de la classe réellement dominante qui est anglophone. Les personnages de la classe ouvrière sont représentés comme étant dépossédés des biens essentiels : ils vivent dans l'insécurité causée par les caprices du marché de l'emploi et dans des logements vétustes qui leur faut souvent quitter à cause de loyers trop élevés ou à cause de leur trop grande exigüité pour accueillir leur famille. La population urbaine, selon Antoine Sirois, est donc « condamnée à un nomadisme nouveau genre, un nomadisme urbain, incapable de se fixer à un emploi et dans un abri »⁹⁸. Profondément aliénés, leur échappatoire est le rêve irréalisable d'une vie meilleure :

La vie, qu'est-ce que c'est? Quelle loi préside à l'arrangement de ce tissu d'injustices? Sûrement il doit exister sur cette terre un coin tranquille où il est possible de vivre sans amertume, sans souci du lendemain, où il est possible d'aimer simplement sa femme, et ses enfants sans être consternés par leur nombre. Existe-t-il ce lieu où il pourrait gagner honnêtement une vie honnête? Faire un travail qu'il aimerait à des heures convenables?⁹⁹

Wilfrid se cramponnait à sa chimère, il n'importait plus que Pat ne doive jamais revenir, le coin de terre jamais être acheté, la cabane jamais construite. (...). Wilfrid prolongeait l'illusion sans effort, peut-être parce qu'il n'avait jamais véritablement cru, d'une certitude impérieuse, à son projet : tant de bonheur n'était pas possible. Il avait accepté une convention, une sorte de jeu, si bien que la joie d'y rêver était devenue, en quelque sorte, plus enveloppante que ne l'eût été la réalité.¹⁰⁰

Si les romans urbains constituent de fortes descriptions de l'aliénation et de la misère, les sentiments de révoltes, si l'on excepte quelques romans comme *Les vivants, les morts et les autres* de Pierre Gélinas, ou *Le feu dans l'amiante* de Jean-Jules Richard, n'y sont souvent que larvés comme si aucune solution politique n'était envisageable. Le portrait de l'ouvrier canadien-français est généralement celui d'un être docile plus enclin à plaire à son employeur que de se livrer à des activités syndicales :

⁹⁷ Marie-Claire Blais, *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, Montréal, Éditions du jour, Jacques Hébert Éditeur, 1972, p. 131.

⁹⁸ Antoine Sirois, *Montréal dans le roman canadien*, Montréal, Marcel Didier, 1968, p. 79.

⁹⁹ Jean Filiatrault, *L'argent est odeur de nuit*, Paris, Le Cercle du livre de France, , p. 89.

¹⁰⁰ Pierre Gélinas, *Les vivants, les morts et les autres*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2010, p. 79-80.

La population étant considérée austère et même ascétique, de l'étoffe des rudes pionniers sachant se contenter de peu, sachant se sacrifier, on croyait pouvoir l'en tenir à ce degré moindre de civilisation en lui enseignant le culte de la tradition.¹⁰¹

L'ouvrier canadien-français, même sans travail, est rarement morose : il accepte, sans rechigner, sa condition, peut-être à cause de sa discipline religieuse. Il sait courber l'échine pour mieux porter sa croix. Ces gens ne semblaient pas saisir la profondeur de leur détresse.¹⁰²

Le Canadien n'avait pas été formé pour la lutte moderne. Il avait été surtout préparé pour une vie dans un monde meilleur, sans oublier, en attendant, de rire, de boire et d'aimer, sans oublier de fabriquer des milliers d'histoires grivoises qui ne scandalisent personne, même si elles font suite au chapelet. Dans un monde matérialiste, les problèmes économiques lui échappaient¹⁰³.

Il y aurait donc eu, si l'on prend au sérieux ces passages de Jean-Jules Richard et de Roger Viau, une tension, ou même une dichotomie très nette entre les conditions matérielles vécues par les ouvriers canadiens-français, et leur univers mental encore dominé par les représentations infusées par l'Église catholique, dichotomie que Roger Viau a exprimé fort simplement dans cet autre extrait :

Sa vie à elle, ce serait l'Est. Une ville divisée en deux, et au milieu, la Montagne, sa croix géante tournée vers l'Est pour rappeler aux petites gens que tout leur espoir est dans l'au-delà.¹⁰⁴

Nous pouvons rapprocher ce passage d'un extrait de *Bonheur d'occasion* où Gabrielle Roy a superbement décrit cette tension entre existence réelle et représentations religieuses :

Le train passa. Une âcre odeur de charbon emplit la rue. Un tourbillon de suie oscilla entre le ciel et le faite des maisons. La suie commençant à descendre, le clocher de Saint-Henri se dessina d'abord, sans base, comme une flèche fantôme dans les nuages. L'horloge apparut : son cadran illuminé fit une trouée dans les voiles de vapeur; puis peu à peu, l'église entière se dégagea, haute architecture de style jésuite. Au centre du parterre, un Sacré-Cœur, les bras ouverts, recevait les dernières parcelles du charbon. La paroisse surgissait. Elle se recomposait dans sa tranquillité et sa puissance de durée. École, église, couvent : bloc séculaire fortement noué au cœur de la jungle citadine comme au creux des vallons laurentiens. Au-delà s'ouvraient des rues à maisons basses, s'enfonçant de chaque côté vers les quartiers de grande misère, en haut vers la rue Workman et la rue Saint-Antoine, et, en bas, contre le canal de Lachine où Saint-Henri tape les matelas, tisse le fil, la soie, le coton, pousse le métier, dévide les bobines,

¹⁰¹ Jean-Jules Richard, *Le feu dans l'amiante*, p. 118.

¹⁰² Roger Viau, *Au milieu la montagne*, Montréal, Éditions Beauchemin, 1951, p. 198.

¹⁰³ Roger Viau, *ibid.*, p. 243-244.

¹⁰⁴ Roger Viau, *op. cit.*, p. 64.

cependant que la terre tremble, que les trains dévalent, que la sirène éclate, que bateaux, hélices, rails et sifflets épellent autour de lui l'aventure.¹⁰⁵

L'opposition entre la foi et la réalité du monde industriel accompagné de son cortège de misères, ne saurait être plus forte. Au travers de la vapeur et de la suie, l'église et la paroisse perdurent. L'Église intemporelle est la maîtresse du temps (le cadran illuminé...) et le socle de la société canadienne-française qui se recompose « dans sa tranquillité et sa puissance de durée ». Mais le clocher se dessine d'abord, dans les volutes de fumées, comme une flèche fantomatique, privée de base, qui ne se sépare de la pollution industrielle que pour viser le ciel. Il y a une tension dans cette description, où semble triompher finalement la pérennité de la paroisse traditionnelle (comme au creux des vallons laurentiens). L'église apparaît tout d'abord comme détachée de ce monde; elle est espérance d'un autre monde. Le bloc séculaire, qui revient à lui après le passage du train, dans toute sa grandeur tranquille, est suivi d'un effet de contraste par l'apparition de ces maisons basses et de ces manufactures, la réalité tangible de la vie des ouvriers canadiens-français. L'immuabilité apparente du bloc paroissial, son triomphe sur le temps qui passe, sont finalement opposés à l'existence trépidante de la cité industrielle où tout évoque le désir du départ vers l'inconnu. *Bonheur d'occasion* est d'ailleurs le roman du salut par la guerre puisque celle-ci, loin d'apparaître comme une calamité, est vécue comme une possibilité d'échapper au présent d'un quartier qui ne réserve aucun avenir, hormis une promesse de misère. En somme, la tension était palpable entre la société canadienne-française en proie à la paupérisation du monde industriel et tiraillée par des rêves d'évasion qui sont bien de ce monde, et les représentations religieuses de la puissante Église catholique qui promet la quiétude dans un autre monde. Cette tension pouvait d'ailleurs se manifester par un sentiment de révolte sourde qui mettait en cause le message évangélique lui-même car impuissant à soulager la pauvreté comme l'évoque cet extrait de Jean Filiault :

Devant ce Christ aux mains tendues soudain il réfléchit que le blasphème est un péché que la malédiction divine fait expier en ce monde et il détourna vivement les yeux. Peut-être ses misères présentes étaient-elles la juste punition que méritait son peu de confiance en la providence? Un instant plus tard, il conclut qu'il y avait

¹⁰⁵ Gabrielle Roy, *Bonheur d'occasion*, Montréal, Éditions Beauchemin, 1947, p. 44, (tome I).

maldonne puisque les difficultés de l'existence avaient commencé bien avant la désespérance!¹⁰⁶

Du roman de la terre au roman urbain, il y a donc eu mutation de la sensibilité religieuse. Et comment en aurait-il pu être autrement? La paroisse rurale encadrait une société qui, par sa nature, était déjà tissée de liens familiaux et de voisinage parfaitement solidaires. La paroisse urbaine, impressionnante par ses bâtiments, par ses richesses, devait néanmoins redoubler d'efforts, compte tenu du nomadisme urbain, pour susciter la ferveur religieuse et contrer cette tendance à l'individualisme qui est propre à la culture des grandes cités modernes, comme l'a d'ailleurs relevé Jean-Charles Falardeau :

Désabusé, déspiritualisé ou seulement critique, l'homme des villes est enclin à tout choisir : il choisira l'Église où pratiquer ses devoirs religieux, ou même il choisira de pratiquer ou non. Géographiquement mouvant et socialement mobile, il est mentalement instable et religieusement mercuriel.¹⁰⁷

Le pouvoir de durée de la pratique et de la croyance religieuses repose avant tout sur l'existence de communautés stables où elles sont et demeurent des performances publiques exposées aux sanctions de la société. Elles tendent à se relâcher lorsqu'elles deviennent des attitudes privées qui échappent au contrôle d'une communauté d'appartenance ou, pour citer Jean Hamelin, « d'un lieu d'appartenance symbolique ».¹⁰⁸ De plus, la croyance religieuse tend à s'affaiblir lorsqu'elle n'offre plus de solutions efficaces aux problèmes les plus criants de l'existence. Au problème de l'infériorité économique des Canadiens-Français, l'Église ne proposait que la pratique de la charité privée, la mise sur pied de syndicats plus préoccupés de concorde sociale que de revendications, et l'illusion corporatiste qui niait la véhémence des luttes de classes. Le passage d'une économie agricole à une économie industrielle contenait donc, à l'état de germe, le passage de la foi du charbonnier à l'individualisme et à l'indifférence religieuse de notre époque.

¹⁰⁶ Jean Filiatrault, *L'argent est odeur de nuit*, Paris, Le cercle du livre de France, , p. 15.

¹⁰⁷ Jean-Charles Falardeau, « Sociologie de la paroisse » in Jean-Charles Falardeau, *Sociologie du Québec en mutation. Aux origines de la révolution tranquille*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2013, p. 104.

¹⁰⁸ Jean Hamelin, « Le vingtième siècle, tome 2, De 1940 à nos jours » in Nive Voisine (dir.), *Histoire du catholicisme québécois*, Montréal, Les Éditions du Boréal, 1984, p. 273.